

que. Il s'agissait d'un malade atteint de sciatique, qui racontait avoir trouvé ce procédé dans les conditions suivantes :

Ayant une petite crise, pas assez forte pour l'obliger à se faire une piqûre, mais assez douloureuse pour l'empêcher de marcher ou même de travailler, il prit son violon pour se distraire. A peine en eut-il tiré quelques sons que la douleur de la jambe disparaissait. Il pose l'instrument, la douleur revient. Il le reprend, calme complet, si bien qu'il joua toute l'après-midi. Le soir il était guéri.

Deux jours après, nouvelle crise. Le malade attend qu'elle soit bien établie, et, en pleine douleur, il saisit son violon : il joue n'importe quoi ; en moins de deux minutes, il était encore soulagé. Seulement, cette fois, il dut recourir à la morphine pendant la nuit.

Une troisième fois le malade a été soulagé. Et pour cela, il n'est pas besoin qu'il soit sous le charme d'une maladie ou dans le feu d'une exécution difficile ; il suffit de jouer une étude, des gammes, pourvu qu'il tire des sons de son violon, la douleur, si vive soit-elle, disparaît presque instantanément pour ne paraître que quelques minutes après que le patient a fini de jouer.

Eh bien ! mon ami Martel, voici que, bon gré mal gré, vous allez être docteur.

La musique enfonce la pharmacie.

Ren Lévesque

A BATONS ROMPUS

On craint que certaine épidémie ne soit à nos portes. D'aucuns disent qu'elle y est déjà. Je n'en crois rien, et je vous engage, lecteurs, à faire comme moi.

Par contre, ce que je crois, c'est que si l'on isole certains malades, on devrait surtout isoler les nouvelles que les journaux donnent à ce sujet : nouvelles qui engendrent la peur. Or, la peur, c'est le plus mortel des microbes... après la politique.

Jugez-en.

Un jour, quelques farceurs s'arrangèrent de manière à faire peur à un peureux.

Le premier qui le rencontra lui dit :

—Comment vas-tu ?

—Fort bien.

—Non, répondit l'autre, tu as l'air souffrant.

—En effet, je ne me sens pas très bien.

Un peu plus loin, le second farceur rencontrant le peureux, lui dit :

—Quelle mine as-tu donc aujourd'hui ? Tu es jaune comme un citron.

Et le peureux de répondre :

—En effet, j'ai un violent mal de tête.

Plus loin, il rencontra le troisième farceur qui s'écria :

—Mais tu es malade, mon cher, tu as la fièvre...

—En effet, répondit le peureux, aussi vais-je me coucher.

Qu'arriva-t-il ?... Il se coucha et se réveilla... mort. La peur l'avait tué.

Dans une autre circonstance, des médecins, savants diplômés pour faire des expériences sur leurs semblables, firent celle-ci.

Ayant l'autorisation de pratiquer sur un condamné à mort (hélas ! le pauvre malheureux tombait de Charybde en Sylla)—lui firent ce docte raisonnement :— Mon ami, vous êtes condamné à mort, mais pour l'honneur de la science... et le bien de l'humanité, nous avons obtenu de faire sur vous une expérience qui vous sauvera si... vous n'en mourez pas. Voici de quoi il s'agit : Nous allons vous bander les yeux, nous vous ferons une piqûre au bras jusqu'à ce qu'une syncope se produise, et alors vous serez libre, car notre science infallible vous ramènera.

Le double condamné accepta.

Après qu'on lui eut bandé les yeux, on lui piqua la saignée du bras avec une aiguille, et, au moyen d'un appareil préparé d'avance, on laissait couler avec un tube des gouttes d'eau tiède sur la piqûre.

Convaincu qu'il était saigné pour de bon, le double condamné à mort mourut de frayeur.

Ceci, pour vous dire, lecteurs, de ne jamais vous effrayer, surtout de ce que vous disent les journaux : car une personne qui a peur est une personne morte, tout comme tout homme qui est attaqué et qui ne fait pas face à l'ennemi est sûr d'attraper des coups ; tandis qu'en se défendant, il a la chance d'assommer son agresseur et de revenir sans horions.

Quoi qu'il en soit, mieux vaut attraper des coups en se défendant qu'en fuyant.

Défendons-nous donc contre l'ennemi qui est supposé être à nos portes, et dont nous nous débarrasserons facilement en laissant, premièrement, nos fenêtres ouvertes ;

Deuxièmement, en enlevant tous les tapis, rideaux, catalogues—vrais nid à microbes ;

Troisièmement, en lavant nos planchers, surtout certaine place et objets... privés, avec une faible solution d'acide phénique, carbolique ou de chlorure de chaux ;

Quatrièmement, en brûlant dans nos demeures du sucre, du camphre, du goudron végétal, etc., sur une assiette en fer-blanc ;

Cinquièmement, en ne buvant ni eau glacée, surtout pas de lait sans être bouilli,—on ne saurait trop insister sur ce dernier point.

Ne sortez jamais à jeun : c'est à dire sans avoir au moins pris une tasse de café ou de thé bien chaud, etc... L'estomac a horreur du vide.

Sixièmement, enfin ne changez rien à vos bonnes habitudes, distrayez-vous, et si, malheureusement, la maladie se met chez vous, ne faites pas comme cette veuve inconsolable... qui s'est remariée, laquelle, voyant son mari aux prises avec les affres de l'agonie, disait qu'elle prendrait la place de son mari si la mort entra. Or, la mort entra juste à ce moment, et prise de frayeur, la femme se jeta par la croisée et tomba, heureusement pour elle, dans les bras de son nouveau mari qui n'attendait que le moment psychologique.

Avant de terminer cette courte chronique qui est loin d'être gaie, je crois que les autorités sanitaires feraient bien, si nécessité il y a, de se servir des casernes qui sont sur l'île Sainte-Hélène, comme hôpital pour les maladies épidémiques, et mieux encore d'y établir un lazaret permanent.

Mais cela va coûter de l'argent ? dira-t-on. Fort bien, mais de même que vous entretenez des citadelles et des forteresses contre l'ennemi, pourquoi n'en entretiendriez-vous pas contre l'épidémie ? Enfin, elles devraient opérer une descente chez les fils d'Israël.

Par les fils d'Israël, j'entends tous les juifs et marchands de bric-à-brac, sentines de haillons, de guenilles et de microbes, que Moïse, ce grand législateur, s'il revenait sur terre, renierait pour siens et noierait dans les eaux de la mer Rouge, pour les déterger, nettoyer, désinfecter et en purger le pays.

Justin P. Labat

NOTES ET IMPRESSIONS

La science, le bonheur est d'aimer son devoir et d'y chercher son plaisir.—Comtesse DASH.

La grandeur des actions humaines se mesure à l'instrument qui les fait naître.—PASTEUR.

Les religions ne font pas les mœurs, elles sont elles-mêmes ce que les mœurs les font.—ANATOLE FRANCE.

La mort nous cache, ou plutôt nous voile un moment et légèrement, ces êtres chers qui bientôt redevennent présents et d'une certaine manière visibles.



A SA GRANDEUR Mgr PAUL BRUCHÉSI

ARCHEVÊQUE-ÉLU DE MONTRÉAL

*Celui qui nous éprouve a toujours des faveurs
Pour les prédestinés que sa bonté regarde :
Qu'importe à notre espoir si la fête retarde ?
Le Seigneur a comblé les vœux de tant de cœurs !*

*Évoquant son passé pour espérer encore,
Un peuple de croyants se tournait vers les cieux,
Car il cherchait du cœur, de l'âme et puis des yeux
Un digne remplaçant au pasteur qu'il déplore.*

*L'ange du disparu—c'est un dernier bienfait—
Te marqua comme lui d'un sublime sourire ;
Fabre te regardait quand Rome a dû l'élire
Par un vote que Dieu là-haut ratifiait.*

*Les tentures de deuil ont fait place aux couronnes
Faites de sympathie à l'élu proclamé.
Bien somptueusement les grands t'ont acclamé !
Mais à nos humbles chants l'on sait que tu pardonnas,*

*Lorsque pour engager l'ardeur de nos vingt ans
Au service d'un roi qui règne sur nos âmes,
Nous n'avons qu'à t'offrir ces juvéniles flammes,
A défaut d'un poème en vers tendres, touchants.*

*Tu vas ceindre bientôt la mitre épiscopale,
Laisse briller l'espoir sur ton front consacré :
Devançant le grand jour où tu seras sacré
La vieillesse à prié. C'est pourquoi sa rivale,*

*La jeunesse qu'on dit être tout l'avenir,
Baise pieusement ta crosse pastorale...
Et quand tu parleras, comme en la cathédrale,
Partout et puis toujours tu n'auras qu'à bénir !*

*Pour mieux inaugurer ta mission féconde,
Bénis dès maintenant les hommes de demain,
Afin qu'en l'avenir s'annonçant incertain,
La foi de nos aïeux reste toujours profonde.*

*Si Léon XIII un jour a besoin de soldats,
A l'instar de Bourget, tu compteras tes braves :
Par milliers, crois-nous, petits-fils des zouaves,
Porteront tes drapeaux à tous les bons combats !*

*Oh ! oui nous épousons la grande et sainte cause
De la religion qui garde le foyer ;
Les cris des ennemis ne sauraient effrayer
Les sentiments d'honneur que le devoir impose.*

*Car la religion, ah ! vois-tu, c'est pour nous,
Qui naissons à l'amour et commençons à vivre,
Le seul espoir certain dont notre âme s'enivre :
Qui veut compter demain, doit prier à genoux !*

SONNET DEDICATOIRE

*La science et les arts que tu servis en maître,
T'ont déjà salué, vainqueur du doctorat ;
L'Eglise en conférant l'archiepiscopat,
Reconnaît à son tour les vertus du saint prêtre !*

*Heureux de t'exalter, ô vénéré prélat !
Mais quand je sens en moi, comme un vent de bien-être,
Parfum du souvenir qu'un souffle fait renaître,
Oh ! ma reconnaissance est mon seul appareil.*

*Hélas ! mon vers, je sais, n'a rien de l'harmonie
Des suaves discours que créa ton génie.
Mais par le creuset d'or de ton cœur indulgent,*

*Si tu laisses passer rien que ma gratitude,
Sa grandeur comprendra, j'en ai la certitude,
Qu'il n'a rien de meilleur, le poète incertain !*

Louis J. Bélineau

Montréal, août 1897.